

Un jour il y a la vie. Voici un homme en parfaite santé, pas vieux, jamais malade. Tout va pour lui comme il en fut toujours, comme il en ira toujours. Il vit au quotidien, s'occupe de ses affaires et ne rêve qu'aux réalités qui se présentent à lui.

PAUL AUSTER

L'INVENTION DE LA SOLITUDE

traduit de l'américain par Christine Le Bœuf

Et puis, d'un seul coup, la mort. Notre homme laisse échapper un petit soupir, s'affaisse dans son fauteuil, et c'est la mort. Si soudaine qu'il n'y a pas de place pour la réflexion [...].

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“Paul Auster est devenu écrivain parce que son père, en mourant, lui a laissé un petit héritage qui l’a soustrait à la misère. Le décès du père n’a pas seulement libéré l’écriture, il a littéralement sauvé la vie du fils. Celui-ci n’en finira jamais de payer sa dette et de rembourser en bonne prose le terrifiant cadeau du trépassé.” Là se trouve – Pascal Bruckner le note d’emblée dans sa lecture – la clef de voûte du système Auster. *L’Invention de la solitude* est le premier livre du jeune écrivain, c’est aussi le livre fondateur de son œuvre, son art poétique. Dans les deux parties – *Portrait d’un homme invisible* (le père) et *Le Livre de la mémoire* –, Paul Auster interroge la mémoire familiale et met en place un univers que l’on retrouvera dans chacun de ses romans.

PAUL AUSTER

Né en 1947, Paul Auster vit à Brooklyn. Poète, traducteur et romancier, il est l'un des écrivains les plus brillants de sa génération. En France, son œuvre est publiée par les éditions Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ACTES SUD

- Trilogie new-yorkaise :*
– vol. 1 : *Cité de verre*, 1987 ;
– vol. 2 : *Revenants*, 1988 ;
– vol. 3 : *La Chambre dérobée*, 1988 ; Babel n° 32.
L'Invention de la solitude, 1988.
Le Voyage d'Anna Blume, 1989 ; Babel n° 60.
Moon Palace, 1990 ; Babel n° 68.
La Musique du hasard, 1991 ; Babel n° 83.
Le Conte de Noël d'Auggie Wren, hors commerce, 1991.
L'Art de la faim, 1992.
Le Carnet rouge, 1993.
Le Carnet rouge / L'Art de la faim, 2008 ; Babel n° 133.
Léviathan, 1993 ; Babel n° 106.
Disparitions, coédition Unes / Actes Sud, 1994 ; Babel n° 870.
Mr Vertigo, 1994 ; Babel n° 163.
Smoke / Brooklyn Boogie, 1995 ; Babel n° 255.
Le Diable par la queue, 1996 ; Babel n° 379.
La Solitude du labyrinthe (entretien avec Gérard de Cortanze),
1997 ; Babel n° 662, édition augmentée.
Lulu on the bridge, 1998 ; Babel n° 753.
Tombouctou, 1999 (coéd. Leméac) ; Babel n° 460.
Laurel et Hardy vont au paradis suivi de *Black-Out* et *Cache-Cache*, Actes Sud-Papiers, 2000.
Le Livre des illusions (coéd. Leméac), 2002 ; Babel n° 591.
Constat d'accident (coéd. Leméac), 2003 ; Babel n° 630.
Histoire de ma machine à écrire (avec Sam Messer), 2003.
La Nuit de l'oracle (coéd. Leméac), 2004 ; Babel n° 720.
Brooklyn Follies (coéd. Leméac), 2005 ; Babel n° 785.
Dans le scriptorium (coéd. Leméac), 2007 ; Babel n° 935.
La Vie intérieure de Martin Frost (coéd. Leméac), 2007 ; Babel
n° 935.

Seul dans le noir (coéd. Leméac), 2010 ; Babel n° 1063.
Invisible (coéd. Leméac), 2010 ; Babel n° 1114.
Sunset Park (coéd. Leméac), 2011 ; Babel n° 1177.
Chronique d'hiver (coéd. Leméac), 2013.
Ici & maintenant, avec J. M. Coetzee (coéd. Leméac), 2013.
En collection Thesaurus :
Œuvres romanesques, t. I, 1996,
Œuvres romanesques et autres textes, t. II, 1999,
Œuvres romanesques, t. III, 2010. *Seul dans le noir* (coéd.
Leméac), 2010 ; Babel n° 1063.

Titre original :
The Invention of Solitude
Sun, New York, 1982
© Paul Auster, 1982

© ACTES SUD, 1988
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03787-1

PAUL AUSTER

L'INVENTION
DE LA
SOLITUDE

roman traduit de l'anglais (État-Unis)
par Christine Le Bœuf

Lecture de Pascal Bruckner

ACTES SUD

La traductrice remercie Victor Bol pour l'aide qu'il lui a apportée dans la recherche et le rétablissement du texte original des citations.

PORTRAIT
D'UN HOMME INVISIBLE

Qui cherche la vérité doit être prêt à l'inattendu, car elle est difficile à trouver et, quand on la rencontre, déconcertante.

HÉRACLITE

Un jour il y a la vie. Voici un homme en parfaite santé, pas vieux, jamais malade. Tout va pour lui comme il en fut toujours, comme il en ira toujours. Il vit au quotidien, s'occupe de ses affaires et ne rêve qu'aux réalités qui se présentent à lui. Et puis, d'un seul coup, la mort. Notre homme laisse échapper un petit soupir, s'affaisse dans son fauteuil, et c'est la mort. Si soudaine qu'il n'y a pas de place pour la réflexion, aucune possibilité pour l'intelligence de se trouver un mot de consolation. Il ne nous reste que la mort, l'irréductible évidence que nous sommes mortels. On peut l'accepter avec résignation au terme d'une longue maladie. On peut même attribuer au destin un décès accidentel. Mais qu'un homme meure sans cause apparente, qu'un homme meure simplement parce qu'il est un homme, nous voilà si près de l'invisible frontière entre la vie et la mort que nous ne savons plus de quel côté nous nous trouvons. La vie devient la mort, et semble en avoir fait partie depuis le début. La mort sans préavis. Autant dire : la vie s'arrête. Et cela peut arriver n'importe quand.

J'ai appris la mort de mon père voici trois semaines. C'était un dimanche matin, j'étais dans la cuisine en train de préparer le déjeuner de Daniel, mon petit garçon. Au lit, à l'étage, bien au chaud sous l'édredon, ma femme s'abandonnait aux délices d'une grasse matinée. L'hiver à la campagne : un univers de silence, de fumée de bois, de blancheur. L'esprit occupé des pages auxquelles j'avais travaillé la veille au soir, j'attendais l'après-midi, pour pouvoir m'y remettre. Le téléphone a sonné. Je l'ai su aussitôt : quelque chose n'allait pas. Personne n'appelle un dimanche à huit heures du matin sinon pour annoncer une nouvelle qui ne peut attendre. Et une nouvelle qui ne peut attendre est toujours mauvaise.

Je ne fus capable d'aucune pensée élevée.

Avant même d'avoir préparé nos bagages et entrepris les trois heures de route vers le New Jersey, je savais qu'il me faudrait écrire à propos de mon père. Je n'avais pas de projet, aucune idée précise de ce que cela représentait. Je ne me souviens même pas d'en avoir pris la décision. C'était là, simplement, une certitude, une obligation qui s'était imposée à moi dès l'instant où j'avais appris la nouvelle. Je pensais : Mon père est parti. Si je ne fais pas quelque chose, vite, sa vie entière va disparaître avec lui.

Quand j'y repense maintenant, à peine trois semaines plus tard, ma réaction me paraît curieuse. Je m'étais toujours imaginé paralysé devant la mort,

figé de douleur. Mais confronté à l'événement je ne versais pas une larme, le monde ne me paraissait pas s'écrouler autour de moi. Bizarrement, je me trouvais tout à fait prêt à accepter cette disparition malgré sa soudaineté. J'étais troublé par tout autre chose, sans relation avec la mort ni avec mon attitude : je m'apercevais que mon père ne laissait pas de trace.

Il n'avait pas de femme, pas de famille qui dépendît de lui, personne dont son absence risquât de perturber la vie. Peut-être ici et là quelques personnes éprouveraient-elles un bref moment d'émotion, touchées par la pensée d'un caprice de la mort plus que par la perte de leur ami, puis il y aurait une courte période de tristesse, puis plus rien. A la longue ce serait comme s'il n'avait jamais existé.

De son vivant déjà, il était absent, et ses proches avaient appris depuis longtemps à accepter cette absence, à y voir une manifestation fondamentale de son être. Maintenant qu'il s'en était allé, les gens assimileraient sans difficulté l'idée que c'était pour toujours. Sa façon de vivre les avait préparés à sa mort – c'était comme une mort anticipée – et s'il arrivait qu'on se souvienne de lui ce serait un souvenir vague, pas davantage.

Dépourvu de passion, que ce soit pour un objet, une personne ou une idée, incapable ou refusant, en toute circonstance, de se livrer, il s'était arrangé pour garder ses distances avec la réalité, pour éviter l'immersion dans le vif des choses. Il mangeait, se rendait au travail, voyait ses amis, jouait

au tennis, et cependant il n'était pas là. Au sens le plus profond, le plus inaltérable, c'était un homme invisible. Invisible pour les autres, et selon toute probabilité pour lui-même aussi. Si je l'ai cherché de son vivant, si j'ai toujours tenté de découvrir ce père absent, je ressens, maintenant qu'il est mort, le même besoin d'aller à sa recherche. La mort n'a rien changé. La seule différence c'est que le temps me manque.

Pendant quinze ans il avait vécu seul. Obstinément, obscurément, comme si le monde ne pouvait l'affecter. Il n'avait pas l'air d'un homme occupant l'espace mais plutôt d'un bloc d'espace impénétrable ayant forme humaine. Le monde rebondissait sur lui, se brisait contre lui, par moments adhérait à lui, mais ne l'avait jamais pénétré. Pendant quinze ans, tout seul, il avait hanté une maison immense, et c'est dans cette maison qu'il était mort.

Pendant une courte période nous y avons vécu en famille – mon père, ma mère, ma sœur et moi. Après le divorce de mes parents nous nous étions dispersés : ma mère avait entamé une autre vie, j'étais parti à l'université et ma sœur, en attendant d'en faire autant, avait habité chez ma mère. Seul mon père était resté. A cause d'une clause du jugement de divorce, qui attribuait à ma mère une part de la maison et le droit à la moitié du produit d'une vente éventuelle (ce qui rendait mon père peu disposé à vendre), ou à cause de quelque secret refus

de changer sa vie (afin de ne pas montrer que le divorce l'avait affecté d'une manière qu'il ne pouvait contrôler), ou encore, simplement, par inertie, par une léthargie émotionnelle qui l'empêchait d'agir, il était resté et vivait seul dans une maison où six ou sept personnes auraient logé à l'aise.

C'était un endroit impressionnant : une vieille bâtisse solide, de style Tudor, avec des vitraux aux fenêtres, un toit d'ardoises et des pièces aux proportions royales. Son achat avait représenté pour mes parents une promotion, un signe d'accroissement de leur prospérité. C'était le plus beau quartier de la ville et, bien que la vie n'y fût pas agréable, surtout pour des enfants, son prestige l'avait emporté sur l'ennui mortel qui y régnait. Compte tenu qu'il devait finalement y passer le reste de ses jours, il y a de l'ironie dans le fait qu'au début mon père n'eût pas souhaité s'y installer. Il se plaignait du prix (une rengaine) et quand enfin il s'était laissé fléchir, ç'avait été à contrecœur et de mauvaise grâce. Il avait néanmoins payé comptant. Tout en une fois. Pas d'emprunt, pas de mensualités. C'était en 1959, et ses affaires marchaient bien.

Homme d'habitudes, il partait au bureau tôt le matin, travaillait dur toute la journée et ensuite, quand il rentrait (s'il n'était pas trop tard), faisait un petit somme avant le dîner. Au cours de notre première semaine dans cette maison, il avait commis une erreur bizarre. Après son travail, au lieu de rentrer à la nouvelle adresse, il s'était rendu tout droit à l'ancienne, comme il en avait eu l'habitude

pendant des années ; il avait garé sa voiture dans l'allée, était entré par la porte de derrière, était monté à l'étage, entré dans la chambre, s'était allongé sur le lit et assoupi. Il avait dormi pendant une heure environ. Inutile de dire la surprise de la nouvelle maîtresse de maison trouvant, en rentrant chez elle, un inconnu sur son lit. A la différence de Boucles d'Or, mon père ne s'était pas enfui précipitamment. Le quiproquo éclairci, tout le monde avait ri de bon cœur. J'en ris encore aujourd'hui. Et pourtant, malgré tout, je ne peux m'empêcher de trouver cet incident pathétique. Reprendre par erreur le chemin de son ancienne maison est une chose, mais c'en est une tout autre, je pense, de ne pas remarquer que l'aménagement intérieur a changé. Le cerveau le plus fatigué ou le plus distrait conserve une part obscure de réaction instinctive qui permet au corps de se repérer. Il fallait être presque inconscient pour ne pas voir ou au moins sentir que ce n'était plus la même habitation. "La routine est un éteignoir", comme le suggère un personnage de Beckett. Et si l'esprit est incapable de réagir à une évidence matérielle, que fera-t-il des données émotionnelles ?

Durant ces quinze dernières années, il n'avait pratiquement rien changé dans la maison. Il n'avait pas ajouté un meuble, n'en avait enlevé aucun. La couleur des murs était restée la même, vaisselle et batterie de cuisine n'avaient pas été renouvelées et

même les robes de ma mère étaient toujours là – suspendues dans une armoire au grenier. La dimension même des lieux l'autorisait à ne rien décider à propos des objets qui s'y trouvaient. Ce n'était pas qu'il fût attaché au passé et désireux de tout conserver comme dans un musée. Il paraissait au contraire inconscient de ce qu'il faisait. La négligence le gouvernait, non la mémoire, et bien qu'il eût habité là si longtemps, il y demeurait en étranger. Les années passant, il y vivait de moins en moins. Il prenait presque tous ses repas au restaurant, organisait son agenda de manière à être occupé chaque soir et n'utilisait guère son domicile que pour y dormir. Un jour, il y a plusieurs années, il m'est arrivé de lui dire quelle somme j'avais gagnée l'année précédente pour mes travaux littéraires et mes traductions (un montant minable, mais le plus important que j'avais jamais reçu), et sa réponse amusée avait été que pour ses seuls repas il dépensait plus que cela. Il est évident que sa vie n'avait pas pour centre son logement. La maison n'était qu'une des nombreuses haltes qui jalonnaient une existence agitée et sans attaches, et cette absence d'épicentre avait fait de lui un perpétuel outsider, un touriste dans sa propre existence. Jamais on n'avait l'impression de pouvoir le situer.

Néanmoins la maison me paraît importante, ne serait-ce que pour l'état de négligence où elle se trouvait – symptomatique d'une disposition d'esprit, par ailleurs inaccessible, qui se manifestait dans les attitudes concrètes d'un comportement

inconscient. Elle était devenue métaphore de la vie de mon père, représentation exacte et fidèle de son monde intérieur. Car bien qu'il y fît le ménage et maintînt les choses à peu près en état, un processus de désintégration, graduel et inéluctable, y était perceptible. Mon père avait de l'ordre, remettait toujours chaque chose à sa place, mais rien n'était entretenu, rien jamais nettoyé. Les meubles, surtout ceux des pièces où il entraît rarement, étaient couverts de poussière et de toiles d'araignée, signes d'un abandon total ; la cuisinière, complètement incrustée d'aliments carbonisés, était irrécupérable. Dans le placard, abandonnés sur les étagères depuis des années : paquets de farine infestés de bestioles, biscuits rances, sacs de sucre transformés en blocs compacts, bouteilles de sirops impossibles à ouvrir. Quand il lui arrivait de se préparer un repas, il faisait aussitôt et consciencieusement sa vaisselle, mais se contentait de la rincer, sans jamais utiliser de savon, si bien que chaque tasse, chaque soucoupe, chaque assiette était recouverte d'une sordide pellicule de graisse. A toutes les fenêtres, les stores, toujours baissés, étaient si élimés que la moindre secousse les aurait mis en pièces. Des fuites d'eau tachaiet le mobilier, la chaudière ne chauffait jamais convenablement, la douche ne fonctionnait plus. La maison était devenue miteuse, déprimante. On y avait l'impression de se trouver dans l'antre d'un aveugle.

Ses amis, sa famille, conscients de la folie de cette façon de vivre, le pressaient de vendre et de

déménager. Mais il s'arrangeait toujours, d'un "Je suis bien ici", ou d'un "La maison me convient tout à fait", pour esquiver sans se compromettre. A la fin, pourtant, il s'était décidé à déménager. Tout à la fin. La dernière fois que nous nous sommes parlé au téléphone, dix jours avant sa mort, il m'a dit que la maison était vendue, l'affaire devait être conclue le 1^{er} février, à trois semaines de là. Il voulait savoir si quelque objet m'intéressait, et nous sommes convenus que je viendrais lui rendre visite avec ma femme et Daniel dès que nous aurions une journée libre. Il est mort avant que nous en ayons eu l'occasion.

J'ai appris qu'il n'est rien de plus terrible que la confrontation avec les effets personnels d'un mort. Les choses sont inertes. Elles n'ont de signification qu'en fonction de celui qui les utilise. La disparition advenue, les objets, même s'ils demeurent, sont différents. Ils sont là sans y être, fantômes tangibles, condamnés à survivre dans un monde où ils n'ont plus leur place. Que penser, par exemple, d'une pleine garde-robe attendant silencieusement d'habiller un homme qui jamais plus n'en ouvrira la porte ? de préservatifs éparpillés dans des tiroirs bourrés de sous-vêtements et de chaussettes ? du rasoir électrique qui, dans la salle de bains, porte encore les traces poussiéreuses du dernier usage ? d'une douzaine de tubes de teinture pour cheveux cachés dans une trousse de toilette en cuir ?